

Le désir et l'attente – I – Le désir comme puissance

A

Baruch SPINOZA, *Ethique*, Partie III (1670) : Le désir comme *conatus*

PROPOSITION 9

Aussi bien en tant qu'il a des idées claires et distinctes, qu'en tant qu'il a des idées confuses, l'Esprit s'efforce de persévérer dans son être pour une durée indéfinie, et il est conscient de son effort.

DEMONSTRATION

L'essence de l'Esprit est constituée par des idées adéquates et par des idées inadéquates (*comme nous l'avons montré à la Prop. 3*) ; c'est pourquoi (*par la Prop. 7*) il s'efforce de persévérer dans son être aussi bien en tant qu'il possède les premières, qu'en tant qu'il possède les secondes ; et cela (*par la Prop. 8*) pour une durée indéfinie. Mais comme l'Esprit (*selon la Prop. 23, Part. II*) est nécessairement conscient de soi par les idées des Affections du Corps, il est (*par la Prop. 7*) conscient de son effort.

SCOLIE

Quand on rapporte cet effort à l'Esprit seul, on l'appelle *Volonté*, mais quand on le rapporte simultanément à l'Esprit et au Corps, on l'appelle *Appétit* ; et celui-ci n'est rien d'autre que l'essence même de l'homme, essence d'où suivent nécessairement toutes les conduites qui servent sa propre conservation ; c'est pourquoi l'homme est nécessairement déterminé à les accomplir. En outre, il n'y a aucune différence entre l'Appétit et le Désir, si ce n'est qu'en général on rapporte le Désir aux hommes en tant qu'ils sont conscients de leur appétit ; c'est pourquoi on pourrait le définir ainsi : *Le Désir est l'appétit avec la conscience de lui-même*. Il ressort donc de tout cela que nous ne nous efforçons pas vers quelque objet, nous ne le voulons, ne le poursuivons, ni ne le désirons pas parce que nous jugeons qu'il est un bien, mais au contraire nous ne jugeons qu'un objet est un bien que parce que nous nous efforçons vers lui, parce que nous le voulons, le poursuivons et le désirons.

B

Baruch SPINOZA, *Ethique*, Partie III, 2, Scolie : L'illusion de liberté

L'expérience l'enseigne assez, rien n'est moins au pouvoir de l'homme que sa parole, et il ne peut rien moins faire que diriger ses appétits ; de là provient la croyance que nous n'agissons avec liberté qu'à l'égard des choses que nous poursuivons sans ardeur, parce que l'appétit de ces choses pourrait être aisément contrarié par le souvenir de quelque autre objet fréquemment rappelé ; et, croit-on, cette liberté serait infime lorsque nous poursuivons les objets par un désir intense qui ne peut être apaisé par le souvenir d'autres objets. Si, cependant, ils n'avaient eux-mêmes expérimenté qu'on accomplit beaucoup de choses dont par la suite on se repent, et que, fort souvent, tourmentés par des affects contraires, nous voyons le meilleur et nous suivons le pire, rien n'empêcherait les hommes de croire que nous accomplissons librement toutes nos actions. C'est ainsi qu'un petit enfant croit librement désirer le lait, un adolescent irrité vouloir la vengeance, ou un pusillanime, la fuite. L'homme ivre croit également, par un libre décret de l'Esprit, dire des choses que, devenu lucide, il voudrait avoir tues ; de même le délirant, la bavarde, l'enfant et un grand nombre d'individus de même sorte croient parler par un libre décret de l'Esprit alors qu'ils sont incapables de contenir l'impulsion de parler. Ainsi donc, l'expérience n'enseigne pas avec moins de clarté que la Raison, ce fait que les hommes se croient libres par cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions mais qu'ils ignorent les causes qui les déterminent ; elle montre aussi que les décrets de l'Esprit ne sont rien d'autre que les appétits eux-mêmes et varient par suite en fonction de diverses dispositions du Corps. Chacun en effet dirige toutes choses selon son affectivité et ceux qui, en outre, sont tourmentés par des affects contraires, ne savent ce qu'ils veulent, tandis que ceux que ne trouble aucun affect sont poussés de-ci de-là par les motifs les plus futiles.

C

Baruch SPINOZA, *Ethique*, Partie IV, 45, Scolie : Du rire et du plaisir

Entre la Raillerie et le rire, il y a, pour moi, une grande différence. Car, le rire, comme d'ailleurs la plaisanterie, est une Joie pure, et par suite, pourvu qu'il ne comporte pas d'excès, il est bon par lui-même. Et seule, en fait, une superstition farouche et triste peut interdire qu'on se réjouisse. Car en quoi vaut-il mieux apaiser la faim et la soif que chasser la mélancolie ? Tel est mon principe et telle est ma conviction. Aucune divinité, nul autre qu'un envieux ne se réjouit de mon impuissance et de ma peine, et nul autre ne tient pour vertu nos larmes, nos sanglots, notre peur, et toutes ces manifestations qui sont le signe d'une impuissance de l'âme ; bien au contraire, plus grande est la Joie dont nous sommes affectés, plus grande est la perfection à laquelle nous passons, c'est-à-dire plus il est nécessaire que nous participions de la nature divine. Il appartient à l'homme sage d'user des choses, d'y prendre plaisir autant qu'il est possible (non certes jusqu'à la nausée, ce qui n'est plus prendre plaisir). Il appartient à l'homme sage, dis-je, d'utiliser pour la réparation de ses forces et pour sa récréation, des aliments et des boissons agréables en quantité mesurée, mais aussi les parfums, l'agrément des plantes vives, la parure, la musique, le sport, le théâtre et tous les biens de ce genre dont chacun peut user sans aucun dommage pour les autres. Le Corps humain est en effet composé d'un très grand nombre de parties de nature différente qui ont continuellement besoin d'un aliment neuf et varié pour que le Corps entier soit identiquement capable d'accomplir tout ce qui peut suivre de sa nature, et pour que l'Esprit, par conséquent, soit lui aussi capable de comprendre plusieurs choses simultanément et d'une façon équivalente. Cette conception de la vie s'accorde au mieux et avec nos principes, et avec la pratique commune.

D

Baruch SPINOZA, *Ethique*, Partie III, 59, Scolie : La force d'âme

Je ramène à la *Force d'âme* toutes les actions résultant des affects qui se rapportent à l'Esprit, en tant qu'il comprend, et je divise cette Force d'âme en Fermeté et en Générosité ; par *Fermeté* j'entends *un Désir par lequel un individu s'efforce sous le seul commandement de la Raison de conserver son être*. Mais par *Générosité* j'entends *un Désir par lequel un individu, sous le seul commandement de la Raison, s'efforce de seconder les autres et de se lier avec eux par l'amitié*. Je rapporte donc à la Fermeté les actions qui visent seulement l'utilité de l'agent, et à la Générosité celles qui visent en plus l'utilité d'autrui. Ainsi donc la Tempérance, la Sobriété, et la Présence d'esprit devant le danger sont des espèces de Fermeté ; mais la Modestie, la Clémence, etc. sont des espèces de Générosité.

Je pense donc avoir expliqué et déduit par leurs causes premières les principaux affects et les plus importantes fluctuations de l'âme qui naissent de la composition des trois affects primitifs, à savoir : le Désir, la Joie et la Tristesse. De tout cela il ressort que nous sommes agités de multiples façons par les causes extérieures, et que, tels les flots agités par des vents contraires, nous sommes ballottés en tous sens, ignorants de notre avenir et de notre destin.